

Jules VALLES, *L'Enfant* (2 vol.) et *Le Testament d'un blagueur*, éditions préparées et préfacées par François Marotin, Paris, Paleo, 2015 (234 p, 219 p. et 213 p.)

Ancien normalien, maître de conférences et professeur de littérature française à l'Université Blaise-Pascal de Clermont-Ferrand, François Marotin est également un grand spécialiste de Jules Vallès. En 1997, il s'est intéressé aux années de formation du jeune réfractaire entre 1845 et 1867, dans un ouvrage dont Roger Bellet a souligné avec raison l'intérêt littéraire, historique, politique ou encore journalistique. Il a ensuite préparé et préfacé la parution de nombreux textes vallésiens aux éditions Paleo : *Les Réfractaires* (2009), *Les Rues*, *Les Blouses* (2010), *La Dompteuse* (2011). Or, ce travail scientifique et éditorial a été enrichi, en 2015, par une nouvelle édition de *L'Enfant* et du *Testament d'un blagueur*.

Autofiction devenue à bien des égards un « classique », *L'Enfant* a fait l'objet de plusieurs éditions et rééditions ces dernières décennies, depuis sa première version poche, en 1972 ; elle a, entre autres, été brillamment commentée par Corinne Saminadayar-Perrin ou Silvia Disegni. Comme le précise la fin de leur préface, les deux tomes de François Marotin s'appuient sur le texte de l'édition in-8°, de l'imprimeur-éditeur A. Quantin, publié en 1884 et n'ayant jamais été réédité. Il s'agit d'une version intégrale et illustrée, où douze eaux-fortes de Renouard immergent le lecteur dans la vie familière de l'époque et imprègnent parfois les mots d'un symbolisme fort. Au texte de *L'Enfant* succède un article de Vallès qui en éclaire la genèse ainsi que la publication et la réception initiales. En amont de ces deux textes, la préface de François Marotin est aussi riche que novatrice. Elle insiste d'abord sur l'intérêt de Vallès pour la « sauce verte », une langue qui se veut vivante, pittoresque et surtout populaire. Documents à l'appui, elle met en parallèle le texte de *L'Enfant* et un roman de Xavier Marmier, intitulé *Les Mémoires d'un orphelin*, dont s'est très probablement inspiré Vallès. Ce romancier accorde une place de choix à l'environnement naturel de sa région natale, source lumineuse et vivifiante, mais rapidement ternie par l'ombre d'un collège-prison. Son héros Max Nerbier est un bon élève mais n'en rejette pas moins ensuite la carrière universitaire et les études classiques. Dans l'ensemble, ses premières années apparaissent toutefois beaucoup plus heureuses que celles de *L'Enfant*. Le préfacier rappelle judicieusement l'importance et l'obscurité de la figure maternelle dans l'« histoire romanesque du moi » que propose Vallès. Il explore le choix du pseudonyme « Jacques Vingtras », qui emblématise à ses yeux la complexité de la création vallésienne. Il s'attarde plus encore sur les visées et les procédés d'un romancier blagueur dont l'humour, féroce sans être blessant, ne se superpose pas complètement aux combats du journaliste-ironiste. Cette « joyeuse déraison » a souvent partie liée avec la farce et le grotesque, elle est un ingrédient satirique mais aussi un moyen puissant de figuration et d'immortalisation littéraires. François Marotin s'emploie à définir le rire vallésien en le situant par rapport à l'ironie voltairienne ou proudhonienne ; il le replace dans son contexte et en souligne les particularités voire l'originalité. Somme toute, il entend revaloriser l'importance – trop longtemps négligée – d'une forme de « blague » dans l'autofiction vallésienne : le blagueur du *Testament* ne s'est pas réellement suicidé.

Ainsi l'édition conjointe du *Testament d'un blagueur* tend-t-elle à redonner vie à Ernest Pitou, personnage-narrateur qui s'est tué après avoir épuisé « sa vie, son rire, sa force blagueuse » (expression de Roger Bellet). La préface souligne d'abord l'influence d'Alexandre Dumas sur Vallès, moins remarquée que celle de Charles Dickens. La lecture de ses *Mémoires* a pu encourager le journaliste réfractaire à écrire le récit de sa propre jeunesse, mêlé de moments heureux et de regrets. Plusieurs souvenirs d'enfance surgissent dans ses premières chroniques du *Présent* qui révèlent, dès 1857, un talent de conteur, une aptitude à engendrer le rire et l'émotion ou encore un art de la confession masquée. François Marotin s'arrête sur la « Lettre de Junius », assignée à un autre pseudonyme mais qui poursuit des objectifs similaires. Il ne l'érige pas seulement en « canevas » de *L'Enfant* (cf. R. Bellet,

Journalisme et Révolution) mais en « récit fondateur » de l'œuvre à venir, qui en prolonge notamment la composante biographique et les innovations pamphlétaires, visant moins l'individu que la société. Ainsi comprend-t-on parfaitement pourquoi, à la suite de trois chroniques-souvenirs du *Présent*, l'édition reproduit ce texte en guise de préambule au *Testament*. Il est en outre question des circonstances de rédaction du *Testament*, « étape décisive » dans la carrière journalistique et littéraire de Vallès. Le préfacier a raison d'insister ici sur les liens étroits qui unissent Vallès et le caricaturiste André Gill, sur leur goût commun de la « parodie », titre significatif du journal dans lequel ont paru initialement les confessions du blagueur Ernest Pitou. À cet égard, le portrait écrit que Gill consacre à Vallès dans son livre de souvenirs *Vingt années de Paris* est une annexe bienvenue en fin de volume : le dessinateur y fait résonner la « voix de cuivre » et les accents retentissants de celui qu'il considère par ailleurs comme « l'un des maîtres de la langue française ». La caricature ne doit pas être un « instrument de parti », selon la formule de Vallès, mais elle n'en est pas moins une arme républicaine, notamment dirigée contre les jougs de la société impériale. Très en vogue et omniprésente au XIX^e siècle, la « blague » recouvre des acceptions diverses ; au moins peut-on s'accorder sur le fait qu'elle est un trait français et parisien par excellence. Marotín fait un détour enrichissant par les évolutions lexicales de cette notion complexe qui a suscité à la fois enthousiasme et hostilité. Pour Vallès, il s'agirait plus précisément de « montrer de la gaieté dans un moment sérieux, triste ou sombre ». Ainsi est rappelée son admiration pour Alexandre Dumas père – personnalité qui déborde de jovialité et de vitalité sans pour autant oublier les « déclassés » – et pour Dumas fils, chez qui la « blague » s'avère un mélange exemplaire du « bas » et du « haut », du « petit » et du « grand », du « grotesque » et du « sublime ». Autre filiation dumasienne : Ernest est un descendant d'Ange Pitou, même si Vallès puise son inspiration générale dans des souvenirs réels plutôt que dans son imagination. Il entend restituer les vingt années qui se sont écoulées depuis la Révolution de Février là où Dumas recréait sous forme romanesque la période de la Révolution française. Il ne faudrait pas négliger non plus l'influence de Maxime Du Camp, auteur des *Mémoires d'un suicidé* : ce livre paru en 1853 joue un rôle essentiel dans la trajectoire de Vallès bien que son protagoniste soit pour sa part indifférent à la Révolution de 1848 et ne se suicide pas pour les mêmes raisons qu'Ernest Pitou. L'originalité profonde du texte vallésien tient plus généralement à une esthétique bigarrée qui alterne les registres joyeux et sombres et qui est égayée par une « langue verte ». Dans tous les cas, l'écrivain « blagueur » semble déjà très concentré sur « l'effet à produire » auprès de son lecteur, en l'occurrence associé à un sentiment de bizarrerie qui défie parfois le vraisemblable.

Le préfacier explique pour finir son choix de publier à la fin du volume des extraits supprimés du *Testament*, documents autographes aujourd'hui conservés à la Bibliothèque Nationale de France. Le style de ces fragments qui n'ont connu auparavant qu'une seule publication – en note du tome II de la Pléiade – manque peut-être « de verve et de verdeur ». Mais il constitue au moins un contrepoint éclairant au reste du texte et, à ce titre, mérite d'être mieux connu. Ainsi se justifie pleinement l'entreprise scientifique et éditoriale de François Marotín, qui vise en particulier à rapprocher les textes vallésiens de leur contexte d'émergence.

Céline Léger

